

BULLETIN SALESIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle. (LÉON XIII).

SIÈGE: Nico, Place d'Armes, 1 - Marsillo, Rue des Romains, 9 & Lille, 238 R. Notre-Dame

SOMMAIRE — Monseigneur Jean Cagliero — La consécration épiscopale de Monseigneur Jean Cagliero — Nécrologie, la mère de Monseigneur Jean Cagliero — Histoire de l'Oratoire de Saint François de Sales — Lettre du Brésil — Coopérateurs défunts pendant l'année 1884.



MONS. JEAN CAGLIERO.

Dans le Consistoire public du 13 novembre 1884, notre très-cher confrère Monseigneur Jean Cagliero, provicaire de la Patagonie septentrionale, a été préconisé évêque titulaire de Magida, ville très-ancienne de l'Asie Mineure.

Ce siège épiscopal appartient à la seconde Pamphylie, dans l'exarchat d'Asie. Il dépend

de la métropole de Pargis et fut érigé dans le cours du cinquième siècle.

Dans la longue série des évêques de Magida, nous remarquons Aphrodisius, qui prit part au concile de Nicée; Macedonius, qui fut présent au concile de Chalcédoine; Conon, qui assista au cinquième concile général; Platon, qui souscrivit aux décisions du sixième concile; enfin, Martin, qui parut au septième concile général.

Magida fut jadis une illustre cité de la Caramanie, près l'embouchure de Saros. A présent, ce n'est plus qu'un titre épiscopal conféré par le Saint Siège.

Léon XII donna ce titre le 20 mars 1827 à Monseigneur Browne, devenu bientôt, en 1829, évêque de Kilmore; Grégoire XVI, le 22 juillet 1833, conféra ce même titre à Monseigneur Bonaventura Cano-y-Torrente, vicaire de l'Ordre de la Merci et son procureur général en Italie, consultant du Saint Office.

En 1866, Pie IX nommait évêque de Magida Monseigneur Vincenzo Bracco, aujourd'hui patriarche de Jérusalem; le 9 août 1883, Léon XIII conféra ce titre à Monseigneur Bernardino Caldaoli, qui vient d'être nommé évêque de Grosseto.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner ici quelques notes biographiques sur notre nouvel évêque.

Monseigneur Jean Cagliero naquit à Château-neuf d'Asti, au mois de janvier 1838.

Il était encore tout petit enfant lorsqu'il eut le malheur de perdre son père.

Dès que notre jeune orphelin eut terminé ses classes élémentaires dans sa ville natale, sa mère le confia complètement, et sans aucune réserve, aux soins paternels de Dom Bosco, son compatriote.

Monseigneur Cagliero entra dans l'Oratoire de St. François de Sales en 1851. Après y avoir terminé les classes de grammaire, il fut des premiers à revêtir l'habit ecclésiastique. Il reçut cet habit des mains de son bienfaiteur et père spirituel D. Bosco : il suivit dès lors les cours de philosophie et de théologie du grand séminaire archépiscopal de Turin. Doué d'une grande activité, d'un naturel ardent et bien éveillé, le jeune Cagliero dirigea dans les premiers jours de l'Oratoire, la sacristie, les classes de musique, celle de gymnastique et enfin les catéchismes de l'Oratoire festif ou patronage du dimanche.

Il n'était encore que simple abbé lorsque ses confrères de la pieuse Société Salésienne, alors naissante, l'éluèrent pour faire partie du conseil supérieur de cette Société.

Après avoir reçu le saint ordre du sacerdoce, en 1862, il prit la ferme résolution de ne jamais quitter Dom Bosco. Vainement on vint lui proposer un emploi lucratif, il sut ne pas céder et se donna tout entier à son bienfaiteur.

Il suivit avec beaucoup d'assiduité les cours des conférences de morale, plus spécialement consacrées à l'étude pratique des cas de conscience. Ce cours était fait alors par son humble mais très-savant compatriote, Monseigneur J. B. Bertagna, aujourd'hui le très-digne auxiliaire de notre bien-aimé Cardinal Archevêque de Turin.

Après avoir terminé ses études sous cette habile direction, le jeune prêtre dut se consacrer au ministère de la prédication. Il exerçait ce saint ministère dans notre Oratoire, dans plusieurs instituts de la ville et en diverses paroisses des environs. — Très-souvent, il allait prêcher dans les nombreux collèges de notre pieuse Société. Il eut bientôt conquis la renommée de prédicateur excellent et bien à la portée du peuple.

Après avoir obtenu le diplôme de docteur en théologie, il professa la morale et l'herméneutique sacrée à l'Oratoire ; il enseignait aussi les saintes cérémonies.

Excellent compositeur, il a publié un très-riche répertoire de musique sacrée et des ro-

mances très-applaudies. En 1875, il s'offrait de lui-même à notre Supérieur pour conduire la première expédition des missionnaires salésiens dans l'Amérique du sud. Il fit dans ces contrées un séjour de deux années, pendant lesquelles il fonda cinq maisons et jeta les bases de la vaste mission des contrées sauvages de la Patagonie. Rappelé à Turin, il fut chargé de la direction générale de la Congrégation naissante des filles de Marie, Auxiliatrice. En sa qualité d'inspecteur de notre pieuse Société, il parcourut toute l'Italie, traitant au nom de Dom Bosco la fondation de maisons nouvelles ; il en établit jusqu'à huit dans la seule Sicile. Le même motif l'amena plusieurs fois en France, il visita le Portugal et fit trois voyages en Espagne. Il sut y captiver toutes les sympathies de cette noble nation et fonder la maison d'Utrera près Séville, et celle de Sarrià, près Barcelone. Il remplissait actuellement la charge de directeur du Conseil Supérieur de la pieuse Société Salésienne.

Une anecdote.

En 1851, le jour de la Toussaint, un humble prêtre arrivait à Château-Neuf d'Asti pour y donner le sermon sur les âmes du purgatoire. Ce prêtre venait de Turin.

Un enfant de douze ans environ avait précédé tous ses compagnons dans la sacristie ; il s'y trouvait très-longtemps avant l'heure fixée pour le commencement de l'office. Ce jeune enfant attendait avec une sorte d'anxiété fébrile et tout enfantine. Il voulait être choisi, de préférence à ses camarades, pour accompagner en qualité d'enfant de chœur le prêtre jusqu'à la chaire de vérité.

Après le sermon, le bon prêtre, de retour à la sacristie, se tourna vers son petit servant. — Il semble, lui dit-il d'un air plein de douceur et d'affabilité, il semble que tu as quelque chose à me dire ; quelque désir bien ardent à me communiquer. Je ne me trompe pas, n'est-il pas vrai ?

— Oui, monsieur, c'est bien cela, répondit le jeune enfant, dont le visage s'était empourpré, oui, je veux précisément vous dire une chose qui m'agite depuis longtemps. Je veux m'en aller avec vous à Turin, y continuer mes études et me faire prêtre.

— Bien ; tu viendras avec moi, répondit le prêtre, monsieur le Curé m'a déjà parlé de toi. Dis à ta mère de t'accompagner ce soir au presbytère ; là, nous nous entendrons.

Au son lugubre des cloches qui invitaient les fidèles à prier pour les défunts, la mère et le fils entrèrent dans l'humble maison de monsieur le Curé.

— Ma bonne Thérèse, dit alors en plaisantant celui qui déjà servait de père à tant d'orphelins, vous êtes venue fort à propos ; je vous attendais. Parlons donc de notre affaire. Est-il vrai que vous voulez me vendre votre fils ?

— Le vendre ! oh non ! s'écria la bonne mère, mais, si vous le voulez bien, je vous en ferai cadeau.

— Mieux encore ! répondit en riant le bon prêtre ; préparez donc son petit bagage, il viendra demain avec moi et, désormais, je serai son père.

L'heureuse mère, que nous venons de présenter au lecteur, n'est autre que madame Thérèse Cagliero ; le prêtre était Dom Bosco.

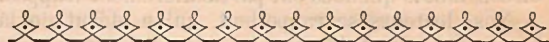
Lorsque Monseigneur Cagliero partit pour la première fois pour les missions d'Amérique, sa mère avait déjà 80 ans ; toutefois elle n'hésita pas un instant à faire à Dieu le sacrifice qu'il demandait à sa tendresse maternelle. En agissant ainsi, elle sut se montrer fidèle à la promesse qu'elle répétait souvent à ses fils lorsqu'ils étaient encore enfants : — Embrassez librement l'état auquel vous vous sentirez appelés par Dieu, votre mère vous laisse à cet égard pleine liberté ; elle ne mettra jamais le moindre obstacle à votre vocation. Que la volonté de Dieu soit toujours accomplie !

Les besoins de la mission réclamaient cette année même la présence de Monseigneur Cagliero en Amérique, les Supérieurs de notre pieuse Société décidèrent qu'il retournerait en Patagonie, suivi d'une nouvelle et nombreuse phalange de missionnaires salésiens. Monseigneur Cagliero se rendit auprès de sa mère pour lui faire part de cette nouvelle, avec tous les ménagements que la piété filiale pouvait lui suggérer.

Il était alors impossible de prévoir que le zèle missionnaire serait si prochainement appelé à la sublime dignité d'Évêque de Jésus-Christ. L'excellente mère écouta sans mot dire ; puis, dans sa noble simplicité de chrétienne, elle répondit : — Je sais que les prédicateurs de l'Évangile doivent aller partout où les appelle la volonté de Dieu. Notre Seigneur J.-C. lui-même abandonna sa Mère, la Très-Sainte Vierge Marie, pour s'en aller prêcher. Lui aussi dut passer la mer (la mer ou lac de Tibériade), va donc et que Dieu te bénisse, comme ta mère te bénit.

Et nous, émus par ces belles paroles, nous

disons à cette mère vraiment chrétienne : — Daigne le Seigneur vous rendre au centuple votre bénédiction ! Les âmes sauvées par votre fils, seront la couronne de sa mère !



LA CONSÉCRATION ÉPISCOPALE

de Monseigneur Jean Cagliero.

Dès l'aube du dimanche 7 décembre, un joyeux et harmonieux carillon s'élevait des tours de l'église de Notre-Dame Auxiliatrice au Valdocco.

De nombreux fidèles se dirigeaient vers ce majestueux sanctuaire où, pour la première fois, allait s'accomplir une cérémonie des plus solennelles de notre sainte religion, la consécration d'un évêque, du premier évêque que Dom Bosco envoie dans ses vastes missions de la Patagonie, ouvertes il y a peu d'années par lui d'après l'ordre du Vicaire de Jésus-Christ.

Les élèves de l'oratoire assistaient avec le plus vif intérêt à la sainte cérémonie.

Plusieurs Coopérateurs salésiens étaient venus de bien loin, conduits par leur affection et leur vénération pour Monseigneur Cagliero. La foule des fidèles remplissait toute l'église et s'associait pleinement à la joie et à la dévotion de l'oratoire salésien.

À gauche du trône cardinalice se trouvait Dom Bosco et auprès de lui Monseigneur de Macedo de Costa, évêque de Para dans le Brésil ; Sa Grandeur venait d'arriver à Turin peu de jours auparavant, pour prier Dom Bosco d'envoyer des missionnaires salésiens au secours de son église.

Ce n'était certes pas sans une intention particulière de la divine Providence qu'il nous était donné de voir l'un des Évêques de l'Amérique assister à une semblable cérémonie.

En face de Dom Bosco, derrière le seuil de l'une des portes de la sacristie, laissée toute grande ouverte, paraissait, entourée de sa famille, la vénérable mère de Monseigneur Cagliero, courbée sous le poids de ses 88 ans et pleurant de consolation.

Le grand autel et les murs du sanctuaire étaient splendidement ornés.

Dans le chœur, en face du trône archiepiscopal, s'élevait le petit autel destiné à l'évêque élu, selon les prescriptions du pontifical romain.

À huit heures précises du matin l'Éminentissime Cardinal-Archevêque Gaetano Alimonda entra à l'église, et Monseigneur Cagliero s'avantait au pied de l'autel accompagné de deux prélats assistants, l'évêque de Capharnaüm, et l'évêque de Fossano.

Les jeunes chanteurs entonnèrent alors un motet composé pour la circonstance par le maître de chapelle de Notre-Dame Auxiliatrice, le salésien Joseph Dogliani. Ce motet sur les paroles *Sacerdos et Pontifex*..... produisit le plus magnifique

effet. Nous ne décrivons pas ici la cérémonie de la consécration.

Cette cérémonie ne pouvait être plus solennelle ; à raison surtout du nombreux clergé qui assistait à l'autel. Nous voulons seulement relever quelques circonstances qui nous ont particulièrement frappés.

Nos lecteurs se rappellent qu'au début de la cérémonie, avant de procéder à la consécration de l'élu, le Cardinal demanda qu'il fût donné lecture du mandat apostolique.

Ce mandat fait paraître dans toute son imposante majesté l'autorité du Pape qui est celle de Jésus-Christ lui-même. Le nouveau pasteur entre dans le bercail pour le diriger, mais il y entre conduit par Pierre, le pasteur des pasteurs.

Ce ne sont pas les hommes qui, de leur propre chef, assument sur eux cet honneur ; mais, ceux-là seulement que Dieu lui-même appelle par la voix de son vicaire. Tel est bien l'enseignement que Notre Seigneur Jésus-Christ donnait à ses apôtres, lorsqu'il leur disait : « En vérité, en vérité je vous l'affirme : quiconque n'entre pas dans la bergerie par la porte, mais y pénètre par escalade, est un voleur et un assassin. Au contraire, celui qui entre par la porte est le pasteur des brebis, le portier lui ouvre et les brebis écoutent sa voix ; il les appelle chacune par leur nom et les mène au dehors. Les brebis une fois sorties, il marche devant elles et les brebis le suivent parce qu'elles connaissent sa voix.... En vérité, en vérité, je suis, je vous l'affirme, la porte par laquelle doivent passer les brebis... je suis moi-même cette porte. Quiconque passera par moi sera sauvé... » (S.-J. x).

Un autre fait bien remarquable est celui de la célébration simultanée de la sainte Messe au même autel par le prélat consécrateur et le prélat consacré. C'est un symbole, un mystère ineffable d'unité que de voir ces deux prélats se communier avec la même hostie qu'ils se partagent, et boire au même calice le sang de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Ces rites nous transportaient aux premiers siècles de l'Église et notre pensée s'y laissait entraîner d'autant plus volontiers que l'évêque ordonné sous nos yeux était destiné à porter la foi dans des pays lointains, où règnent encore, épaisses et mal-faisantes, les ténèbres de l'erreur.

Il y avait à Antioche, raconte saint Luc dans les actes des Apôtres, trois évêques, Simon dit *le Noir*, Lucius de Syrène et Manahen, frère de lait du Tétrarque Hérode. « Or, tandis qu'ils offraient au Seigneur le Saint Sacrifice, en l'accompagnant de l'offrande de leurs jeûnes, le Saint-Esprit leur dit : séparez-moi Paul et Barnabas pour l'œuvre à laquelle je les ai destinés. Alors, après de nouveaux jeûnes et de nouvelles prières, ils imposèrent les mains aux élus de Dieu et les laissèrent s'éloigner. Pour ces derniers, envoyés par l'Esprit Saint ils se rendirent en Séleucie, et, de là, firent voile pour Chypre. Arrivés enfin à Salamine, ils prêchaient la parole de Dieu dans les synagogues des Juifs. »

Ce texte nous revenait tout naturellement en mémoire, à raison de l'analogie manifeste des situations.

Le prélat consécrateur et le consacré avaient eu recours, eux aussi, au jeûne et à la prière. Et comme Paul et Barnabas, le nouvel évêque devait s'embarquer bientôt après, traverser l'Océan et aller annoncer la parole de Dieu aux peuples auxquels l'Esprit Saint l'envoie par l'organe du Vicaire de Jésus-Christ.

Une autre particularité bien touchante nous a causé une agréable surprise.

Le Cardinal-Archevêque avait mis sur la tête de Monseigneur Cagliero la mitre, symbole de la science des deux Testaments, il avait revêtu ses mains des gants, symbole des ménagements délicats que doit garder l'évêque dans toutes ses actions ; puis, le prenant par la main droite, tandis que l'un des évêques assistants le prenait par la main gauche, il l'avait conduit s'asseoir sur le trône d'où lui-même était descendu quelque temps auparavant, enfin il lui avait mis dans la main gauche le bâton pastoral.

Le nouveau prince de l'Église était installé sur son trône. On aurait pu s'attendre à voir le clergé et les fidèles invités à venir à ses pieds lui rendre leur hommage. Mais non. Le prélat consécrateur entonne le *Te Deum*, le peuple continue ce chant triomphal et le nouvel évêque se lève ; accompagné de deux évêques assistants, il descend dans la nef de l'église, s'avance en bénissant jusqu'à la porte et retourne ensuite à l'autel, tandis que les fidèles s'inclinent pieusement sur son passage. En nous courbant, nous aussi, sous cette main bénissante, nous pensions tout attendris : comme la charité met son empreinte, son sceau divin, sur toutes les paroles, sur tous les actes de l'église catholique ! L'évêque qui descend ainsi de l'autel pour aller au devant des fidèles est le bon père qui se hâte de se rendre au milieu de ses fils, c'est le bon pasteur qui s'élance à la recherche de la brebis égarée ; c'est Jésus-Christ qui descend du ciel et vient pour sauver tous ceux de la maison d'Israël qui se trouvaient sur le point de périr.

Oh ! que nous sommes heureux d'être catholiques, d'être les fils de cette Église, épouse immaculée du Sauveur, mère pleine de l'amour le plus tendre !

Après avoir déposé les ornements sacrés, les cinq évêques, précédés du clergé, rentraient à la sacristie. Les fidèles s'étaient massés en deux groupes, formant deux longues lignes allant de la table de communion jusqu'à la crèche de la dernière des deux grandes salles qui se succèdent et servent de sacristie.

Arrivés dans la première salle Monseigneur Cagliero se détache du cortège et se tourne du côté où il savait que se trouvait sa mère. La foule comprit son intention et s'ouvrit aussitôt pour lui laisser un libre passage. On vit alors s'avancer la bonne et pieuse mère ; courbée par la vieillesse, elle marchait soutenue par son fils et son petit fils, et semblait vouloir courir à la rencontre du nouvel évêque. Déjà elle se disposait à s'agenouiller, mais Monseigneur Cagliero la prévint, il prit sa tête vénérable et la serva sur son cœur en lui disant quelques mots à voix

basse, puis il la reconduisit s'asseoir sur sa chaise. Aucun des témoins de cette scène touchante n'avait pu retenir ses larmes.

Monseigneur Cagliero se dirigea ensuite vers la seconde sacristie, sur le seuil de laquelle il trouva Dom Bosco qui l'attendait tête nue et la barrette en main.

Ce fut une nouvelle scène qu'aucune des personnes présentes ne pourra jamais oublier.

Dom Bosco ne put retenir ses larmes et tenta de baiser la main de ce fils si cher à son cœur ; mais Monseigneur Cagliero, jettant les bras autour du cou de celui qui pendant tant d'années lui avait servi de père, l'embrassa avec effusion. Ce ne fut qu'après avoir donné cette satisfaction à l'élan de sa piété filiale que Monseigneur Cagliero dut enfin céder aux instances de Dom Bosco et lui permettre de baiser le saint anneau.

Dom Bosco fut le premier à baiser cet anneau, parceque Monseigneur Cagliero, prévoyant ce qui ne manquerait pas d'arriver, avait eu le soin de tenir jusqu'alors sa main cachée dans les plis de son vêtement.

A ce spectacle, nous avons adressé du fond du cœur au nouvel Evêque le même souhait qu'il avait lui-même répété par trois fois à l'archevêque consécrateur : *Ad multos annos!*

Oui, pour bien des années ! que le Seigneur vous conserve à Dom Bosco, à vos amis, à vos frères salésiens, à vos fils, en sorte que vous puissiez voir votre mission couronnée par une moisson des plus abondantes d'âmes arrachées au démon de l'erreur. Puissent pendant bien des années votre parole et vos travaux faire triompher la religion et la civilisation là où règnent aujourd'hui la superstition et la barbarie.

Pour le récit du reste de la fête nous céderons la parole à un excellent journal, *Il Corriere di Torino* « le Courier de Turin : »

« A dix heures et demie la cérémonie religieuse était terminée. Deux heures après, environ, les invités et plusieurs des membres les plus marquants de la pieuse Société salésienne, accourus de leurs diverses résidences, se réunirent au banquet préparé pour eux par la charité de quelques Coopérateurs. C'était la seconde partie de la fête.

Autour de la table étaient assis le Cardinal, les quatre évêques, Dom Bosco et une soixantaine de personnes de distinction de la ville de Turin, ecclésiastiques ou laïques.

Le service du banquet fut très-riche, grâce à la générosité des organisateurs, et la conversation fut des plus animées ; on s'entretenait affectueusement du Cardinal, de Dom Bosco et du nouvel Evêque.

A la fin du repas, le Révérendissime théologien Reviglio se leva pour prendre la parole. Ce digne ecclésiastique est l'un des premiers enfants de Dom Bosco qui aient pris l'habit ecclésiastique. Il fit l'éloge de son père Dom Bosco dont les œuvres montrent manifestement l'assistance divine du Père des pauvres et des orphelins. L'orateur nous fit voir ensuite le reflet de la gloire du père sur son fils Monseigneur Cagliero.

Avec beaucoup de grâce de pensée, il rappela ce touchant souvenir : il y a déjà bien des années, cinq jeunes clercs se trouvaient un soir réunis autour de Dom Bosco, lorsque ce dernier leur dit : l'un de vous sera un jour évêque. Parmi ces cinq jeunes gens était le prêtre Jean Cagliero, aujourd'hui évêque de Magida.

C'était, on le voit, une prédiction que vint développer à son tour en rimes heureuses le très-digne prêtre salésien Dom Francesia.

Le poète y joignit mille pensées délicates qui révèlent le goût de la poésie créatrice, et le cœur bien fait qui se félicite hautement de l'honneur conféré à un confrère et lui recommande de conserver, même au milieu des grandeurs de l'épiscopat, la mémoire non-seulement du poète qui s'adresse à lui, mais encore de toute la fête solennelle de ce jour. Alors se leva l'illustre père Denza, il parla avec ce brio qui lui est propre. Il s'était cru pendant tout le repas, assis sur la terrasse de son observatoire, attentif à considérer l'état du ciel. Dans le firmament réel il aurait vu, nous dit-il, l'une des plus belles constellations, celle du taureau, tout auprès de celle-ci les pléiades, et au-dessous d'elles la constellation Argo. Eh bien, l'étoile principale du taureau, il la voyait devant lui en la personne de l'Eminentissime Archevêque de Turin, *Augusta Taurinorum*, les quatre étoiles qui forment sa couronne étaient les quatre évêques présents.

Enfin l'étoile que sa distance permet à peine d'apercevoir à l'œil nu, mais qui ne laisse cependant pas d'être très-grande, représentait Dom Bosco.

Les pléiades figuraient les collèges de Dom Bosco, le nombre infini des élèves et des Coopérateurs salésiens.

De plus, ajouta-t-il, on voit dans la même constellation, parsemées çà et là entre les nébuleuses, se détacher avec plus d'éclat quelques brillantes étoiles, ces étoiles ce sont les excellents directeurs des collèges salésiens venus à cette fête.

Enfin, nous dit-il, la constellation *Argo*, ainsi nommée par suite de l'expédition des *Argonautes*, expédition attribuée par nos pères à une entreprise mythique, et représentée par Monseigneur Cagliero, tout à la fois conquérant intrépide comme Jason et musicien comme Orphée ; le premier vicaire apostolique de la Patagonie marche à une conquête dont la toison d'or ne pouvait être qu'un pâle symbole.

Le héros de la fête, Monseigneur Cagliero, répondit aux excellents orateurs et, avec des accents émus, il remercia toutes les personnes présentes de l'affection qu'elles lui avaient témoigné. Puis, il narra l'épisode suivant :

« Il y a vingt ans, Dom Bosco en compagnie de quelques jeunes-gens, au nombre desquels se trouvait celui qui vous parle, arrivait, après une marche pénible à travers les champs de la Ligurie, dans une petite ville du nom de Gavi.

» Là, au nombre de 90, Dom Bosco et ses jeunes-gens, faisaient honneur à un somptueux banquet offert à leurs jeunes appetits par un pieux

chanoine de Gênes, venu selon sa coutume passer à Gavi quelques mois de l'année.

» Sur le soir, Dom Bosco et les siens prirent congé de leur hôte et s'éloignèrent du village. Le pieux chanoine n'avait pas cru le départ aussi immédiat ; il désirait voir encore Dom Bosco et l'accompagner un peu le long du chemin. Mais nos voyageurs s'étaient déjà si fort avancés dans les vallons qui conduisent à l'*Orba*, que le bon chanoine accompagné du jeune abbé Cagliero s'efforcèrent en vain de les rejoindre.

» Le pieux chanoine dut renoncer à poursuivre plus longtemps les fugitifs, et il assura qu'il ne manquerait certainement pas de revoir encore cet homme providentiel, parce que seules en ce monde les montagnes ne peuvent se rencontrer.

» Or le pieux chanoine de Gênes est aujourd'hui le cardinal Alimonda, et vingt ans après le repas hospitalier de Gavi, il se retrouve encore dans ce joyeux banquet, ayant auprès de lui ce même prêtre, qu'il cherchait à rejoindre, Dom Bosco.»

Monseigneur Cagliero termina par l'assurance que jamais, même sur les plages lointaines de l'Amérique méridionale, il n'oublierait une fête aussi solennelle.

Les ecclésiastiques avaient parlé ; il convenait qu'un salut, un applaudissement, un remerciement fut aussi présenté de la part du laïcat à l'Éminentissime Cardinal, au nouvel Évêque et à Dom Bosco ; l'avocat Scala s'acquitta de ce devoir en quelques paroles qu'il termina par un *Evviva* à Léon XIII, à ce grand Pontife qui concentre en lui comme en un lumineux présent avec les gloires du passé, toutes les espérances de l'avenir.

Les nombreux conviés répétèrent avec enthousiasme l'*evviva* au Saint-Père.

Aux chaleureuses paroles de l'avocat Scala s'associa Mr. le comte César Balbo. Au nom des laïques enseignant dans les collèges salésiens, il offrit un tribut d'applaudissements et d'affection au prêtre élevé au rang suprême de l'épiscopat. Il ajouta ensuite l'expression d'une nouvelle affection aux *evviva* pour Léon XIII, parce que le Souverain Pontife en élisant comme évêque un Salésien, venait de sceller la pieuse Société salésienne du plus splendide et glorieux cachet.

A trois heures commencèrent les vêpres pontificales.

Après les vêpres, le très-révérénd chanoine Wenck ravit tout l'auditoire par sa parole puissante et l'élégance de sa diction. Il s'inspira d'une homélie prononcée devant les fidèles d'Albenga par l'Éminentissime Cardinal Alimonda, alors évêque de cette ville, et développa ce thème magnifique : *L'Évêque et la Vierge Marie*.

Thème on ne peut mieux choisi pour la circonstance ; d'autant plus que l'on se trouvait précisément à la veille de la grande fête de l'Immaculée Conception. L'orateur fit ressortir la grandeur des bienfaits que l'Évêque peut répandre sur le peuple s'il sait aller puiser son inspiration aux pieds de la Vierge Marie et s'assurer le secours de sa toute puissante protection.

Après le sermon eut lieu la bénédiction solennelle du T.-S. Sacrement.

Les échos du sanctuaire de Notre-Dame Auxiliatrice répétaient les saintes harmonies avec une suave douceur ; les voix argentines de nos enfants avaient un tel accent de dévotion ; elles traduisaient une inspiration si profonde du sentiment religieux que leur beauté toute chrétienne ravissait tous les cœurs ; on croyait entendre les chœurs des esprits bienheureux.

La fête religieuse ainsi terminée, Monseigneur Cagliero, Monseigneur de Macedo Costa et Dom Bosco sortirent de l'église au milieu des chaleureux vivats des enfants de l'Oratoire, vivats à peine couverts par les puissantes harmonies de la musique instrumentale, et se rendirent, avec un nombreux cortège d'invités de distinction, dans une vaste salle où ne tarda pas à s'ouvrir une brillante séance académique, littéraire et musicale.

La poésie et la prose aussi bien que les morceaux de musique instrumentale et vocale avaient été composés pour la circonstance par les enfants de l'Oratoire.

En même temps, on offrit au nouvel Évêque les présents les plus somptueux tels que : croix pectorale, anneau précieux, ornements sacrés, sans parler des livres et compositions musicales.

La mémoire de ce jour restera désormais l'un des plus chers et des plus impérissables souvenirs de notre Oratoire, d'autant plus qu'il marquait aussi le quarante-troisième anniversaire de sa fondation. Que Dieu soit béni de toutes les faveurs dont il ne cesse de nous combler.

NÉCROLOGIE

La mère de monseigneur Jean Cagliero.

Nous avons la douleur d'apprendre à nos Coopérateurs le deuil qu'il a plu à la divine Providence d'envoyer au nouvel Évêque de Magida, monseigneur Cagliero, et à toute notre pieuse Société.

Dieu n'a pas voulu faire attendre plus longtemps à la mère chrétienne le prix éternel de son héroïque sacrifice ; il ne l'avait laissée sur la terre que pour lui permettre d'assister à la consécration épiscopale de son fils et de l'accompagner de ses prières en un moment si redoutable et si saintement solennel ; sa mission terminée, il s'est empressé de la rappeler à Lui. Le jour même de Noël, à 3 heures et demie de l'après midi, madame Cagliero se rendait aux vêpres célébrés pontificalement par son fils ; mais tandis qu'elle gravissait les degrés du sanctuaire de Marie Auxiliatrice, les forces lui manquèrent tout à coup et elle entra de suite en agonie.

THERÈSE CAGLIERO

*Ilisus dolore miscebitur, et extrema
gaudii luctus occupat.
Au rire sera mêlé la douleur, et
l'allégresse se termine dans le
deuil. (Prov. xiv, 13).*

Nos chers Coopérateurs ont vu ci-dessus comment, peu après la consécration de son fils, la respectable mère de Monseigneur Cagliero s'est vue inopinément rappelée par Dieu pour aller auprès de lui goûter un repos éternel. Des fêtes de la terre, elle n'a fait que passer aux fêtes du ciel. Comme nous l'avons dit, la mission de la mère chrétienne était terminée; après avoir vu l'élévation de Monseigneur Cagliero à la dignité épiscopale, plus rien ne lui restait à faire sur cette terre. Elle même ne manquait pas de reconnaître dans sa longévité une fin spéciale de la Providence.

Dans ces derniers jours, on l'a plus d'une fois entendue s'écrier: « Que le Seigneur est bon! Lorsque mon fils partit pour les missions d'Amérique, j'avais 80 ans, certainement je croyais ne devoir jamais plus jouir de sa vue. Eh bien, le bon Dieu m'a conservé, pour me procurer encore le bonheur de le voir à son retour, et de me réjouir à la pensée qu'il vivait désormais tout près de moi.

Il y a sept ans, au mois de novembre, je revenais de la campagne et me préparais à rentrer chez moi lorsque, mon pied glissa et je tombai dans une profonde mare d'eau croupissante que je n'avais pas vue, parce qu'il était déjà fort tard et que, d'ailleurs, j'ai une maladie d'yeux. Je demurai pendant près d'une heure évanouie dans ce cloaque. Qui donc me tint flottante sur ces trois et peut-être quatre mètres d'eau corrompue? Qui donc, à pareille heure, fit choisir aux personnes qui devaient me sauver, le même chemin que j'avais eu le tort de prendre moi-même, à travers les herbes des champs mouillées par la pluie, qui donc leur fit abandonner pour cela le grand chemin, la ligne droite et bien battue qui se trouvait à quelques pas seulement de distance? Quelle force mystérieuse les traîna, malgré la puanteur de cette eau, jusque sur ces bords écartés assez près pour pouvoir me découvrir, malgré les ténèbres épaisses, et m'arracher à grand'peine à une mort certaine?

Qui donc a pu me sauver des conséquences d'une semblable chute, et, après un court sommeil, me rendre si bien mes forces que je pus aussitôt continuer, aussi robuste que par le passé, mes petites occupations?

Ah! que le Seigneur soit toujours béni, puis qu'il me conservait pour être l'heureux témoin de fêtes aussi belles!

La veille du saint jour de Noël, madame Cagliero voulut se confesser. Sa Grandeur Monseigneur Cagliero, revenu de Rome la nuit précédente, lui avait apporté une bénédiction spéciale du Saint-Père.

Le soir, toute pleine de joie, elle s'écriait devant les bonnes voisines qui étaient venues lui rendre visite: « Ce soir, revêtez-vous des robes les plus belles, mettez-vous les plus riches parures, les ornements les plus gracieux. Cette nuit, ce ne sera pas pour la vaine gloire, pour la sottise vanité de paraître bien mises. Nous devons montrer au dehors la joie dont notre âme est inondée.

— Et vous, mère, disaient ces bonnes filles, désirez-vous aussi que nous vous mettions de beaux vêtements?

— Certainement, les plus beaux que vous pourriez trouver, je veux aussi faire bonne figure. Cependant, ajoutait-elle avec un sourire, je puis vous assurer que dans tout le cours de ma vie, je n'ai jamais eu la tentation de chercher à paraître. »

Heureuse et noble simplicité chrétienne trop peu connue de nos jours!

Thérèse Cagliero avait voulu, malgré son grand âge, se préparer à la fête par le jeûne prescrit par la sainte Eglise. Vainement ses amies avaient-elles fait les plus vives instances pour tempérer la rigueur de cette abstinence.

Elle leur répondait: « Depuis quatre-vingts ans, il ne m'est jamais arrivé de rompre le jeûne des vigiles, de l'avent et du carême. Je savais en être dispensée pour bien des motifs, mais je me suis toujours fait une gloire d'observer cette loi rigoureusement.

» Et maintenant, vous voudriez m'amener à la violer pour la première fois pendant cette vigile solennelle! Jamais, non, jamais.

Pendant la sainte nuit de Noël, elle ne voulut pas aller se reposer, malgré les prières réitérées des sœurs de Marie Auxiliatrice et des braves dames dont elle recevait l'hospitalité. Il fallut la laisser descendre à la chapelle des bonnes sœurs pour assister aux trois messes qui y furent célébrées. Pendant toute la durée de ces trois messes, elle voulut demeurer à genoux; des invitations réitérées ne purent jamais la décider à s'asseoir. Elle fit la sainte Communion au milieu de plusieurs centaines de jeunes filles du patronage; elle ne se lassait pas ensuite de répéter:

« Quel bonheur! quel bonheur! pouvoir faire la sainte Communion pendant cette nuit! à mon âge! que le Seigneur est bon! au milieu de toutes les consolations qu'il m'a données et qu'il me prodigue, il me réservait encore celle-là! »

Le matin du jour de Noël elle se leva toute joyeuse, et ses visiteuses matinales la trouvèrent le rosaire à la main.

Elles lui demandèrent pourquoi sa prière était si continuelle.

« Parce que, répondit elle, il ne manque pas de personnes qui attendent notre secours. Les âmes du purgatoire souffrent, elles réclament nos suffrages, c'est à nous de courir à leur secours, d'abrégier leurs cruelles tortures.

Et puis, savez-vous aussi pourquoi je prie? Je prie parce que, malheureusement, parmi nos cultivateurs, la prière n'est que trop tombée en désuétude, la prière les ennuie.

« Dans la belle saison, on ne prie pas parce que tantôt c'est le foin, tantôt le blé, tantôt encore

les vignes qui demandent, dit-on, tout notre temps, soit pour la culture, soit pour la récolte. Et pendant l'hiver, qu'il serait donc beau de voir, comme autrefois, la famille réunie, là, bien au chaud, dans l'étable, récitant le saint rosaire et la prière du soir. Mais, au contraire, on préfère s'en aller sur la place ou dans d'autres lieux de réunion plus mauvais encore, pour y passer de longues heures en discours inutiles. Il est donc bien juste qué, si les autres ne prient pas, je le fasse pour eux. »

Ce matin là, quelqu'un lui dit : « Qui sait combien d'ennuis vous avez dû supporter pendant votre vie si longue !

» Des ennuis ? moi ? répondit-elle, travailler, oui ; j'ai dû travailler beaucoup, beaucoup. A l'âge de quinze ans, comme mon père venait de mourir, j'ai dû prendre sur mes épaules tout le poids de la famille ; faire travailler les autres et travailler moi-même aux champs et à une carrière de plâtre : diriger les ouvriers et conduire moi-même le plâtre dans beaucoup de villages aux environs. Du matin au soir je n'ai jamais eu un moment pour respirer ; mais, dans toute ma vie, je n'ai jamais eu le moindre déplaisir. »

Qu'ils sont heureux, les enfants dont la mère peut prononcer une aussi précieuse parole !

A dix heures du matin, elle se préparait à aller assister à la messe pontificale de son fils, parce que, disait-elle, c'était une honte de n'entendre que trois messes le jour de Noël. Elle se rendit cependant avec peine aux instances de ses amis qui lui faisaient remarquer que la neige menaçait de tomber d'un instant à l'autre.

Mais, à trois heures et demie de l'après midi, elle voulut absolument sortir, pour aller aux vêpres pontificales solennellement célébrées par son fils. On l'accompagna donc à l'église de Marie Auxiliatrice.

Nous savons déjà comment, tout à coup les forces lui manquèrent au moment où elle montait les marches du sanctuaire de Marie. Soutenue par les personnes présentes, elle s'assied sur le seuil du sanctuaire et entre tranquillement en agonie. Après une vie si longue, dépensée tout entière au service de Dieu, dans la prière, dans le travail, dans l'éducation de ses enfants, il était juste que l'heure de son repos éternel vint la prendre sous l'ombre maternelle du manteau de Marie Immaculée.

Un prêtre salésien accourut en toute hâte, la fit transporter en une pièce au rez-de-chaussée de la maison des Filles de Marie Auxiliatrice et lui administra les Saintes Huiles. La dernière onction sacramentelle venait à peine d'être achevée, lorsque cette belle âme si chargée de mérites, si belle aux yeux de Dieu et des anges, s'envola vers le ciel. La bonne et respectable Thérèse Cagliero s'était éteinte comme une lampe à laquelle l'huile est venu à manquer, et son extrême vieillesse était la cause de sa mort.

La mère chrétienne était allée terminer dans le ciel la fête commencée sur la terre et chanter avec les anges et les âmes bienheureuses les cantiques triomphants d'un Noël éternel, du Noël de la vie glorieuse et immortelle.

Tel est du moins l'espoir fondé que justifie pour nous une vie toute chrétienne et l'exemple constant des plus grandes vertus.

Autour de la dépouille mortelle, priaient quelques prêtres et quelques coadjuteurs salésiens, ainsi que les Sœurs et leurs élèves du patronage du dimanche.

Cependant, à l'église, s'achevait le chant des Vêpres pontificales ; Monseigneur Cagliero ignorait ce qui venait d'arriver sur le seuil du sanctuaire.

La douloureuse nouvelle s'était propagée comme une étincelle électrique au milieu des nombreux fidèles. Tous les yeux étaient fixés sur le pauvre Evêque, tous les cœurs exhalaient vers le ciel une ardente prière dictée par la reconnaissance et par l'émotion pour lui et pour sa défunte mère.

Les Vêpres terminées, Monseigneur Cagliero devait encore assister au sermon et donner la bénédiction du T.-S. Sacrement ; mais le maître des cérémonies avait appris la triste nouvelle, il crut prudent de couper court à toutes ces lenteurs, craignant que quelque voix importune ne finît par arriver aux oreilles de Monseigneur. Il commanda donc que l'Evêque et tous les prêtres et abbés de service se rendissent à la sacristie. Monseigneur demanda le motif d'une semblable nouveauté.

« Une communication importante à donner à votre Grandeur, répondit le maître des cérémonies. »

A la sacristie, Monseigneur apprit la perte qu'il venait de faire. Il s'empressa de dépouiller les ornements pontificaux et courut auprès du corps de sa mère, que l'on avait déjà pu habiller et disposer sur son lit.

Monseigneur découvrit le visage de cette mère bien-aimée, il la bénit, pria silencieusement pour elle, et puis, d'une voix entrecoupée par la douleur, il dit à haute voix : « La volonté de Dieu soit faite. » Et, incapable de maîtriser plus longtemps le trop plein de sa juste douleur il donna le tribut de ses larmes à celle qui l'avait tant aimé sur cette terre et que lui-même avait toujours si tendrement aimée.

Le 27 décembre, les funérailles solennelles avaient lieu dans l'église de Notre-Dame Auxiliatrice. Sa Grandeur Monseigneur Cagliero avait voulu se réserver le douloureux office de donner l'absoute solennelle. Les nombreux amis de Monseigneur entouraient le cercueil et retenaient à grand peine les flots de larmes que l'émotion de leur cœur faisait monter à leurs yeux. Cependant Mr. le Curé de St. Joachin était arrivé et le corps fut transporté processionnellement à l'église paroissiale de St. Joachin.

Nous ne chercherons pas à décrire l'irrésistible émotion qui pénétrait en un pareil moment toutes les âmes ; du fond du cœur, nous n'en doutons pas, tous s'écriaient, comme nous le faisons nous-mêmes : salut, ô bonne, ô excellente mère, puissent les mères chrétiennes imiter ton exemple ! Auprès de Dieu, par tes prières, adoucis la douleur de ton fils, fortifie-le dans les épreuves si pénibles qu'il devra traverser, féconde sa mission des plus riches moissons ! Oh ! oui, ce Dieu qui

naguère reconduisait auprès de toi ton fils bien aimé, ton cher Giovanni, du fond des plages lointaines de l'Amérique, ce même Dieu puissant et bon, saura de même un jour te ramener ce fils si cher rappelé de cette terre d'exil; et alors, avec lui, avec tous ses amis, se resserrera pour jamais une inséparable union d'amour et de félicité. *Et sic semper cum Domino erimus.* Et ainsi, toujours, nous serons avec le Seigneur.

Nous terminons en rappelant encore aux prières de nos Coopérateurs et de nos Coopératrices l'âme de la défunte, et les travaux apostoliques de son fils.

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE ST-FRANÇOIS DE SALES.

Deuxième partie.

CHAPITRE XIII.

Instigations méchantes — Audiences refusées — Dom Bosco et le secrétaire Silvio Spaventa — Conférences importantes avec les ministres Farini et Cavour — Promesses et espérances de paix.

En des temps réguliers, on aurait pu s'attendre à voir les explications de Dom Bosco, rassurer le Gouvernement et l'engager à cesser enfin de molester notre oratoire. Mais une telle espérance ne pouvait manquer d'être vaine en ces temps malheureux, soit à raison des excitations quotidiennes de la mauvaise presse, toujours occupée à inventer et répandre librement les plus étranges accusations pour fourvoyer l'opinion publique et animer contre nous les autorités civiles; soit aussi et surtout peut-être à raison du caractère même des hommes qui avaient alors en main le pouvoir. Assez faiblement rassurés sur le succès de la cause qu'il voulaient faire triompher en Italie, ces gouvernants étaient faciles à se laisser surprendre par leurs agents et souvent il leur arrivait de voir des ennemis et des périls; là où il n'y en avait pas même une ombre; souvent aussi, dans leur terreur, ils s'efforçaient d'intimider tous ceux, de la part desquels ils pouvaient craindre quelque résistance à un moment donné.

Les assauts de la presse deshonnête étaient des plus violents.

« Dans la maison de Dom Bosco, écrivait un journal, on entretient des relations coupables; que l'on fasse une enquête sérieuse, et l'on ne tardera pas à les découvrir.

« Que le Gouvernement envoie dans cette maison des hommes avisés et sans préjugés, et il ne manquera pas, écrivait un autre journal, de découvrir les fils de la trame savamment ourdie. »

La *Gazette du Peuple* se faisait remarquer entre toutes les feuilles périodiques par le venin de ses insinuations et la fureur de ses attaques.

« L'oratoire de Saint François de Sales, écrivait-elle, est le centre de la réaction; le Mini-

stère ne réussira jamais à éloigner le péril qui le menace, tant qu'il laissera subsister le repaire du Valdoceo (1).

Plusieurs autres journaux aux ordres de la secte chantaient sur le même ton. Sans doute les écrivains sensés ne manquaient pas au devoir de signaler le ridicule de semblables accusations, l'injustice et l'infamie de pareils assauts; plusieurs journaux entreprirent pour notre défense une triomphante campagne; mais, malgré tout, les méchants, obéissant comme à un mot d'ordre, dissimulaient les raisons et les défenses, et s'en allaient toujours répétant leurs calomnies et ne cessant d'exciter le Gouvernement à en finir une bonne fois pour toutes avec nous.

Nous avons donc tout lieu de craindre de voir un jour ou l'autre l'autorité recourir à une mesure extrême et ordonner la fermeture de notre maison et notre dispersion par la force.

Pour conjurer cette tempête si terriblement menaçante, D. Bosco eut la pensée de se présenter au ministre Farini, convaincu que quelques mots d'explication donnés de vive voix, lui permettraient de faire aisément constater son innocence. Il demanda donc la faveur d'une audience.

Cette audience, Dom Bosco pensait l'obtenir sans difficulté; il se trompait; il reproduisit plusieurs fois sa demande, mais ce fut en vain. Le juge semblait redouter la présence de l'accusé; pour mieux dire, il semblait que dans les hauts conseils du Gouvernement, la destruction de l'oratoire fût un parti pris, désormais irrévocable. Fort heureusement pour nous, dans ces circonstances critiques Dieu nous avait donné un ange gardien visible, un père, un avocat aussi puissant que zélé, un homme enfin, qui volontiers aurait sacrifié sa vie et remué ciel et terre avant de permettre que la violence nous arrachât d'auprès de lui. Sans lui, humainement parlant, tout aurait été perdu.

Dans l'impossibilité de réussir à obtenir une audience du ministre Farini, Dom Bosco s'adressa à monsieur le chevalier Silvio Spaventa, secrétaire général du Ministère de l'intérieur. Mais là encore nouveau refus. Pour lasser la patience de Dom Bosco, le secrétaire général le renvoyait d'un jour à l'autre, du matin au soir, et du soir au matin. Dom Bosco recevait patiemment de la bouche des huissiers ces réponses dilatoires et il ne se lassait pas de revenir faire antichambre. A la fin, le secrétaire général ne put faire autrement que de le recevoir et voici comment.

C'était le 14 juillet, le secrétaire général avait fait donner à Dom Bosco l'espoir d'une audience à onze heures du matin.

(1) Donnons un spécimen de la politesse et de l'honnêteté avec lesquelles cette *gazette*, soi-disant *du peuple*, traitait les bienfaiteurs du peuple. — « Le fisc (la préfecture de police) a procédé à une perquisition chez le bien connu Dom Bosco, directeur d'une nichée d'hypocrites (*baciapile*) au Valdoceo. On dit n'avoir rien trouvé de compromettant. Eh quoi? L'histoire d'Italie de ce père *Loriquet* moderne ne suffit-elle pas au fisc (à la préfecture de police) pour le convaincre de tout le péril que peut présenter un tel éducateur? — N. 151, 31 mai 1860.

A l'heure fixée, Dom Bosco, accompagné d'un jeune abbé, Jean Cagliero, aujourd'hui évêque titulaire de Magida, dans la Pamphylie, et vicaire apostolique de la Patagonie septentrionale, se rendit au palais du Ministère.

Chemin faisant, Dom Bosco dit à son compagnon : — Ces messieurs du Ministère ont grande envie de détruire l'Oratoire ; mais ils n'y pourront réussir, parce qu'ils ont affaire à plus puissant qu'eux ; ils ont affaire à la bienheureuse Vierge Marie, ils ont affaire à Dieu lui-même qui déconcertera leurs conseils.

Arrivés dans la salle d'attente, Dom Bosco se fait annoncer ; mais le secrétaire général, soit qu'il eût oublié la parole donnée, soit qu'il s'en fût repenti, fait répondre par l'huissier qu'il lui sera fort difficile d'admettre Dom Bosco, parce que de très-graves affaires absorbent en ce moment tout son temps.

— J'attendrai, répondit D. Bosco, jusqu'à ce que monsieur le secrétaire puisse me recevoir. — Et ce disant, il s'assit et, avec un calme imperturbable, sans tenir compte ni de la chaleur, ni de la faim et de la soif, il attendit ainsi jusqu'à six heures du soir !

Pendant ce long intervalle de sept heures, un très-grand nombre de personnes de toutes classes et de toutes conditions, se succédèrent à l'audience du secrétaire général ; tous passèrent, jusqu'aux derniers arrivés, mais le tour de Dom Bosco n'arrivait jamais.

La chose parut si amère que, jusqu'aux huissiers, tous avaient compassion du pauvre patient.

Enfin, monsieur le chevalier Spaventa, rougissant peut-être de traiter ainsi un libre citoyen qui, malgré sa qualité de prêtre, n'en était pas moins, aux yeux de la loi, l'égal de tous les autres, le chevalier se décida tout au moins à se montrer. Il entrouvrit donc la porte de son cabinet.

— Dom Bosco, dit-il, qu'y a-t-il donc pour mettre une telle insistance à me parler ? Le ton de voix et l'expression de physionomie qui soulignèrent ces paroles auraient pu justifier le nom du chevalier (Spaventa, qui épouvante).

Toutes les personnes présentes tournèrent les yeux vers le pauvre prêtre si rudement interpellé.

— J'ai besoin de conférer un instant avec votre seigneurie, répondit doucement celui-ci.

— Que voulez-vous ?

— Vous parler confidentiellement.

— Parlez, parlez donc, vous pouvez tout dire ici, toutes les personnes qui peuvent nous entendre sont toutes gens de confiance.

Dom Bosco, sans s'arrêter à l'impolitesse du procédé, dit alors à voix haute et intelligible :

— Monsieur le chevalier, j'ai cinq cents enfants abandonnés à entretenir ; et, dès ce moment, je les remets entre vos mains, et je vous prie de pourvoir à leur avenir.

— Qui sont ces enfants ?

— Des enfants pauvres, orphelins ou abandonnés, que le Gouvernement m'a d'abord envoyés lui-même, et qu'à présent il veut jeter de nouveau sur le grand chemin.

— Où sont ils pour le moment ?

— Ils demeurent chez moi.

— Qui se charge de leur entretien ?

— La charité de quelques bienfaiteurs.

— Le Gouvernement ne vous paye pas leur pension ?

— Pas un centime.

A ce dialogue, par demandes et réponses si brèves, si pleines de vivacité et d'intérêt, tous les assistants se rapprochèrent et entourèrent Dom Bosco, tout étonnés de ce qu'ils entendaient et fort désireux de voir comment la chose allait se terminer.

Le secrétaire général, s'apercevant alors qu'il ne faisait pas une bien belle figure en traitant de la sorte un homme qui pourvoyait gratuitement, et dans sa propre maison, à l'entretien de cinq cents des fils du pauvre peuple, le secrétaire général, disons nous, se ravisa et se décida à donner au pauvre prêtre une audience privée. Il l'invita donc à entrer dans son cabinet, le fit asseoir auprès de lui, puis, d'une voix bienveillante et avec un accent affectueux, il lui dit :

— Je sais que vous faites du bien ; dites moi donc en quoi je puis vous servir, autant qu'il pourra dépendre de moi, je le ferai volontiers.

— Je demande respectueusement, répondit Dom Bosco, la raison de ces perquisitions, permettez le mot, de ces persécutions que me fait subir le Gouvernement.

— Mais, vous suivez une politique... vous avez un esprit... du reste, je ne suis pas en état de tout vous dire. Il est bien des choses que monsieur le ministre s'est réservé. Il faudrait parler avec lui, cependant, je puis vous dire que tous les ennuis seraient immédiatement finis pour vous, si vous vouliez parler clairement et nous révéler tous les secrets.

— Je ne sais quels secrets vous entendez par là, monsieur le chevalier.

— Les secrets jésuitiques, pour la découverte desquels ont eu lieu les perquisitions dont vous vous plaignez.

— J'ignore absolument de semblables secrets et suis très-désireux de les connaître pour vous donner à ce sujet tous les éclaircissements qui pourront être en mon pouvoir. Que votre seigneurie me parle en toute franchise, et moi, je vous répondrai avec une égale sincérité.

— Je ne puis m'ingérer dans toutes ces questions ; interrogez monsieur le ministre, il vous dira tout.

— Si vous croyez, monsieur, ne pouvoir me dire ce que je vous demande, faites du moins à mon égard un acte d'insigne charité.

— Ce serait ?

— De m'obtenir une audience de monsieur le ministre.

— Oui, je penserai à vous l'obtenir, mais, à cette heure, c'est fort difficile. Je vais néanmoins en faire la demande. Pour vous, demeurez ici un instant, mais ne parlez à qui que ce soit de cette affaire, parce que vous pourriez être mal compris et encore plus mal interprété à votre plus grand préjudice.

Cela dit, le chevalier sortit du cabinet, se rendit chez le commandeur Farini, et, une demi-heure après, il revint disant à Dom Bosco :

— Le Ministre est occupé dans ce moment, et il ne peut vous donner audience, mais, dès demain, il vous fera aviser du moment auquel il pourra vous l'accorder.

Dom Bosco remercia, et revint à l'Oratoire. Il était huit heures du soir, et il n'avait pas encore dîné.

Le lendemain, Dom Bosco reçut, en effet, une lettre du comte G. Borromeo, attaché au Ministère, l'informant que le jour suivant, vers les onze heures du matin, le ministre Farini lui donnerait audience.

Après la prière du soir, dans le petit discours d'usage, Dom Bosco nous recommanda de prier tous le lendemain pour une affaire de haute importance; d'offrir à cette intention l'assistance à la sainte Messe et, si nous le pouvions, de nous approcher aussi de la Sainte Table.

Tous, nous répondîmes à ses désirs. Le lendemain, fête de Notre-Dame du Mont Carmel, Dom Bosco, plein de confiance en la protection de la Très-Sainte Vierge, se rendit de bonne heure à l'hôtel du Ministère, où le Ministre Farini arriva quelques instants avant l'heure fixée.

Un témoin oculaire qui, dès lors, fut au courant de toute cette affaire, nous a dit que monsieur le Ministre, dès qu'il aperçut Dom Bosco, lui serra la main en lui adressant quelques paroles courtoises, et le conduisit dans son salon où se tint entre eux une conférence des plus importantes puisqu'elle devait décider de la vie ou de la mort de notre Oratoire.

— Vous êtes donc l'abbé Bosco, dit le Ministre pour engager la conversation. Nous nous sommes déjà vus une fois à Stresa, chez monsieur l'abbé Rosmini, je suis heureux de renouveler connaissance. Je sais tout le bien que vous faites à la jeunesse pauvre. Le Gouvernement vous a les plus grandes obligations pour le service que vous lui rendez par cette œuvre philanthropique et sociale. Et maintenant, dites-moi ce que vous désirez de moi.

— Je désire savoir la raison des perquisitions réitérées faites chez moi dans ces derniers mois.

— Bien, je vais vous le dire avec la même sincérité avec laquelle je désire que vous me répondiez à votre tour. Tant que vous ne vous êtes occupé que des enfants pauvres, vous avez toujours été, pour ainsi dire, l'idole des autorités gouvernementales, mais, du moment où vous avez laissé le champ de la charité pour entrer sur le terrain de la politique, nous avons dû nous tenir sur nos gardes et surveiller vos agissements.

— C'est là précisément ce que j'ai fort à cœur de savoir, reprit Dom Bosco. Mon plus vif désir a toujours été de me tenir absolument étranger à la politique. Je suis donc on ne peut plus désireux d'apprendre quels faits auraient pu me compromettre en pareille matière.

— Les articles qui vous écrivez pour le journal l'*Armonia*, les réunions réactionnaires que vous tenez dans votre domicile, vos correspon-

dances avec les ennemis de la patrie, voilà les faits qui donnent au Gouvernement des inquiétudes sur votre compte.

— Si Votre Excellence me le permet, monsieur le Ministre, je présenterai quelques observations sur ce que vous avez eu la bonté de me confier; je parlerai avec toute la franchise que vous me demandez.

Je commence par dire qu'aucune loi, que je sache, ne me défend d'écrire des articles dans l'*Armonia*, non plus que dans tout autre journal; cependant, je puis assurer Votre Excellence que je n'écris dans aucun journal, et que je ne suis même pas abonné à un seul journal.

— Vous pouvez nier tant que vous le voudrez, mais il est un fait, c'est qu'une bonne partie des articles insérés dans cette feuille sortent de la plume de Dom Bosco. Ce fait est confirmé par des preuves si fortes, que nul ne pourrait en douter.

— Ces preuves, monsieur le Ministre, je ne les crains pas, et j'affirme hautement qu'elles ne sauraient exister.

— Voudriez-vous dire que je vous impute des faits inexistants et que je suis un menteur ou un calomniateur ?

— Je ne dis pas cela, Votre Excellence affirme ce qui lui a été rapporté, *relata refert*; mais, si la relation n'est pas véridique, les faits prétendus sont faux en eux-mêmes, bien qu'ils soient vrais dans l'esprit de Votre Excellence, dont on a surpris la bonne foi. La calomnie, en pareil cas, est une honte pour celui qui l'a faite, mais non point pour celui qui l'a accueillie de bonne foi, lorsque son devoir l'obligeait à y prêter l'oreille.

— Mais, en parlant ainsi, monsieur l'abbé, vous censurez mes subalternes, vous censurez des fonctionnaires publics, vous censurez le Gouvernement lui-même et je vous invite à corriger vos expressions.

— Je corrigerai tout si Votre Excellence me prouve que je n'ai pas dit la vérité.

— Censurer les autorités publiques n'est pas d'un bon citoyen.

— Excusez-moi, monsieur le commandeur, je n'entends nullement censurer les autorités, je veux seulement dire la vérité avec la franchise de l'honnête homme qui se défend contre de fausses imputations, avec le courage du bon citoyen qui ne craint pas d'avertir le Gouvernement, afin qu'il ne se laisse pas entraîner à des jugements et à des actes injustes contre de fidèles sujets, en les couvrant d'infamie aux yeux de leurs concitoyens. Comme honnête homme, comme bon citoyen, je dois dire et je dirai toujours que me représenter comme l'auteur d'articles de journaux auxquels je n'ai pas même songé, appeler ma maison de bienfaisance un lieu de réunion révolutionnaire, faire de moi le correspondant des ennemis de l'État, c'est là me calomnier. De semblables accusations sont de pures inventions de gens mal intentionnés dont les rapports n'ont eu d'autre but que de tromper les autorités et de les pousser à commettre des fautes regrettables au détriment de la justice et de la liberté.

Ce franc-parler de Dom Bosco ne manqua pas de frapper le Ministre Farini ; stupéfait et mécontent, il pensa devoir l'intimider. Il prit donc un ton d'autocrate, un regard menaçant et il dit : — Monsieur l'Abbé, vous vous laissez transporter par trop de chaleur ; votre zèle indiscret vous fait oublier que vous parlez au ministre qui a le droit de vous faire enfermer dans une prison.

— Je ne crains nullement, répondit D. Bosco, ce que les hommes pourront me faire pour avoir dit la vérité ; je ne crains que la justice que Dieu pourrait exercer sur moi si je disais un mensonge. D'ailleurs, votre Excellence est trop amie de l'honneur et de la justice pour commettre jamais l'infamie de faire mettre en prison un citoyen innocent qui depuis vingt ans consacre sa vie et ses ressources à faire du bien à ses semblables.

— Et si précisément je faisais ce que vous me déclarez incapable de faire ?

— Je ne crois pas possible que l'honneur du commandeur Farini s'avilisse à ce point ; mais si, contrairement à ma pensée, cela se produisait, je saurais à mon tour imiter son exemple.

— Vous voulez dire par là ?

— Votre Excellence a écrit sur l'histoire ; elle a signalé à la réprobation publique certains personnages qu'elle jugeait coupables. Eh bien ! si, maintenant, monsieur le Ministre me faisait violence, je le prendrais lui-même pour modèle, je publierais par la presse une semblable infamie, j'appellerais au tribunal de l'histoire, j'appellerais la génération présente et les générations futures à juger entre le Ministre et moi ; je les invitais à prononcer leur sentence sur l'iniquité d'un tel abus de pouvoir, et Dieu, juste et tout puissant, saurait un jour venger l'innocence opprimée.

— Mais vous êtes fou, Monsieur l'Abbé, vous êtes fou (1). Et, si je vous fais mettre en prison, comment pourriez-vous écrire tout cela et le faire imprimer ?

— Même dans la prison, j'aime à croire que votre Excellence me laisserait au moins une plume et un peu d'encre et de papier ; mais, si vous me refusiez cette consolation, si même vous me faisiez mettre à mort, bien d'autres écrivains ne manqueraient pas de surgir pour faire en temps opportun ce que vous ne m'auriez pas permis de faire.

— Auriez-vous donc le courage de transmettre à l'histoire des faits infamants pour un Ministre et un gouvernement ?

— Qui ne veut pas être noté d'infamie n'a qu'à se régler selon les lois de l'honnêteté. Je crois pour moi, qu'écrire la vérité et la publier, c'est un droit et un devoir pour chaque citoyen, c'est un service à rendre à la société civile. Loin d'être aucunement blâmable, c'est une action des plus louables ; et je suis heureux de penser que ce sont

(1) Le pauvre Charles Louis Farini, qui traitait alors Dom Bosco de fou, et le menaçait de le mettre en prison était bien loin de penser qu'à peine trois ans après il serait réellement tombé dans le malheureux état de la folie et serait mort enfermé dans le couvent de la Novalesa, converti en hospice des aliénés. Puisse Dieu lui avoir fait miséricorde !

là les considérations qui vous ont déterminé, vous-même à écrire vos divers ouvrages, surtout *Lo Stato Romano*.

Le Ministre se souvint sans doute alors que Dom Bosco venait de faire imprimer une histoire d'Italie hautement louée par des juges compétents ; il craignit peut-être une addition qui pourrait quelque jour être faite à son sujet, et il pensa que le mieux était de reprendre le ton plus doux, sur lequel, dès le début, il avait mis la conversation. Il revint donc sur le fonds de la question et fit cette demande :

— Mais vous, monsieur l'Abbé, pourriez-vous en conscience m'affirmer qu'il ne se tient pas chez vous des réunions réactionnaires, que vous ne maintenez pas un commerce épistolaire suivi avec les Jésuites, avec l'Archevêque Franzoni, et la cour Romaine, le tout dans un but politique ?

— Excellence, si vous aimez la vérité et la franchise, permettez-moi de vous dire que je me sens indigné, non point contre vous, je vous respecte comme autorité, mais contre ceux qui vous ont rapporté de pareils mensonges contre moi, je suis indigné contre ces misérables qui pour un gain malhonnête, foulent aux pieds tous les principes de la conscience et de l'honnêteté, et font marché de l'honneur et de la tranquillité de pacifiques citoyens... Oui, je le répète en toute conscience, je n'ai rien fait de tout ce que l'on vous a rapporté contre moi et contre mon institut ; j'attends de vous une preuve, ne fût-ce qu'une seule preuve qui démente mon affirmation.

— Mais les lettres ?...

— Elles n'existent pas.

— Et les relations politiques avec les Jésuites, avec l'Archevêque Franzoni, avec le cardinal Antonelli...

— Elles n'existent pas, et n'ont jamais existé. J'ignore même où demeurent les Jésuites, et avec Monseigneur Franzoni et le Saint Siège je n'ai jamais eu d'autres relations que celles qu'un prêtre doit maintenir avec ses supérieurs ecclésiastiques pour les choses qui concernent le sacré ministère.

— Et pourtant, nous avons des lettres, nous avons des témoignages (1).

(1) Pour éclaircir cette insistance du ministre Farini sur l'existence de lettres compromettantes, nous avons voulu interroger Dom Bosco lui-même, et nous avons appris un fait que nous ignorions.

Monseigneur Louis Franzoni, exilé à Lyon, avait résolu d'expédier une lettre circulaire aux curés de son diocèse.

Il craignait que cette lettre ne fût saisie à la poste et pensait la faire remettre en mains propres par des personnes de confiance. A cet effet, il écrivit à Dom Bosco, lui demandant de vouloir bien l'aider en cela et lui faire la faveur d'une réponse. Mais la lettre de l'Archevêque à D. Bosco fut ouverte et séquestrée par ordre du Ministère. D. Bosco ne sut rien de tout cela jusqu'à ce que, quelque temps après les perquisitions relatées et l'audience du Ministre, il reçut une autre lettre de Monseigneur Franzoni, dans laquelle Sa Grandeur lui marquait que n'ayant point reçu de réponse, elle s'était servie de l'entremise d'une autre personne. D. Bosco connut ainsi l'un des motifs pour lesquels le gouvernement l'avait mis en si forte suspicion, et cela, notons-le, pour un fait dans lequel il n'entraît lui-même pour rien.

Farini possédait la lettre séquestrée, il aurait pu la présenter à D. Bosco ; peut-être fut-il retenu par la honte de cette violation du secret de la correspondance. D'ail-

— Mais s'il y a des lettres, s'il y a des témoignages contre moi, pourquoi donc votre Excellence n'en produit-elle aucune ? Sur ce point, monsieur le Ministre, je ne demande pas une grâce, je demande justice. A vous et au gouvernement, je demande justice, non pour moi, je ne crains absolument rien, mais pour tant de pauvres enfants consternés par des perquisitions répétées, et par les apparitions continuelles d'agents de police dans leur pauvre et pacifique demeure. Ces enfants pleurent et ils tremblent pour leur avenir. Je n'ai plus le cœur de les voir toujours en un pareil état, de les voir signalés par la presse à la réprobation publique. Pour eux donc, je le répète, je demande justice et réparation d'honneur, afin que le pain nécessaire à leur existence ne vienne pas à leur manquer.

A ces dernières paroles, le ministre Farini parut troublé et comme ému. Il se leva donc et se mit à se promener silencieusement dans le salon. Après quelques minutes, une porte s'ouvrit tout à coup, et l'on vit paraître le comte Camille Cavour, alors ministre des affaires étrangères et président du conseil des ministres. Avec un air soufiant, et se frottant les mains :

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il, comme s'il eût tout ignoré. Oh ! ayons un peu d'égards pour ce pauvre Dom Bosco, ajouta-t-il ensuite avec un air débonnaire, arrangeons tout à l'amiable. J'ai toujours aimé Dom Bosco et je lui veux toujours du bien. — Qu'y a-t-il donc, répéta-t-il en prenant Dom Bosco par la main et l'invitant à s'asseoir.

A la vue de Cavour, à ces paroles bienveillantes, Dom Bosco vit que son affaire se terminerait heureusement ; non point qu'en politique, Cavour valût mieux que Farini, ils pouvaient marcher de pair tous les deux ; mais, Cavour avait avec Dom Bosco des relations amicales, il connaissait la nature et le but de notre Oratoire, il y était venu plusieurs fois, et avait même assisté aux cérémonies religieuses. Dom Bosco reprit donc, le cœur bien soulagé, et avec la plus grande confiance :

— Monsieur le Comte, cette maison du Valdocco que vous avez si souvent visitée, encouragée par vos éloges et votre bienfaisance, on veut la détruire. Ces pauvres enfants, ramassés dans les rues et sur les places et formés dans ce tranquille asile à une vie laborieuse et honnête ; ces enfants, qui ont été si souvent l'objet de vos complaisances, on veut me contraindre à les rejeter à l'abandon et au danger de se livrer au vice. Ce prêtre que votre Excellence a si souvent porté jusqu'au ciel par des éloges trop peu mérités, on

leurs, cette lettre ne prouvait rien, parce qu'elle n'était pas écrite par D. Bosco, mais par l'Archevêque. — Saisir des lettres à la poste était un expédient fort en vogue dans ce moment, ainsi que plusieurs faits en témoignent ; on était allé jusqu'à établir dans chaque arrondissement postal un bureau tout exprès, nommé bureau de vérification, et dont l'attribution la plus importante était précisément celle de vérifier s'il partait ou arrivait des lettres écrites par des personnes ou à des personnes tenues, comme l'on disait alors, pour ennemies du nouvel ordre de choses. Et tout cela se faisait à la barbe de la constitution pour l'honneur et la gloire de la liberté !

le représente maintenant comme un réactionnaire, comme un chef de révoltés.

Ce qui m'afflige plus que tout le reste, c'est que sans m'en donner aucune sorte de raison, on m'a soumis à des perquisitions, à des tracasseries, on m'a publiquement déshonoré au grand préjudice de mon institut que la charité a jusqu'ici soutenu à raison de sa bonne réputation. Il y a plus : la morale, la religion, les sacrements, ont été tournés en dérision par les agents du gouvernement, en présence des enfants qui en ont été scandalisés.

Je me tais sur d'autres choses plus graves encore qu'il me semble n'avoir pu être ordonnées avec le consentement de votre Excellence. Je ne sais ce qu'il en sera de moi, mais de pareils faits ne peuvent pas rester longtemps inconnus au public, et, tôt ou tard, Dieu saura les venger.

— Un peu de calme, reprit Cavour, un peu de calme, cher Dom Bosco, soyez persuadé que pas un de nous ne cherche à vous faire du mal. Nous avons toujours été, vous et moi, deux amis, et je veux que nous continuions à l'être pour l'avenir. D'ailleurs, cher Dom Bosco, vous avez été trompé, et certaines personnes ont abusé de votre bon cœur pour vous entraîner à suivre une politique qui mène à de tristes conséquences.

— Quelle politique, et quelles conséquences ? Le prêtre catholique n'a d'autre politique que celle du saint Evangile, et il ne craint de conséquences d'aucune sorte. Les ministres cependant me croient coupable et ils me proclament tel aux quatre vents du ciel, sans produire ne fût-ce qu'une seule preuve des accusations qu'ils vont répandant contre moi et contre mon institut.

— Puisque vous voulez m'obliger à parler, reprit Cavour, je parlerai. Je vous dis donc nettement que l'esprit qui depuis quelque temps domine en vous et dans votre institution, est incompatible avec la politique suivie par le gouvernement. Voici mon raisonnement : Vous êtes avec le Pape, le gouvernement est contre le Pape ; donc vous êtes contre le gouvernement. Pas moyen d'échapper à cette conclusion.

— Et cependant, Mr. le Comte, j'échapperai à votre syllogisme. Je pourrai dire d'abord que, si je suis avec le Pape et que le gouvernement soit contre le Pape, il ne s'en suit pas que je sois contre le gouvernement, mais bien plutôt que c'est le gouvernement qui est contre moi ; mais, laissons cela, voici ce que je veux répondre : en fait de religion, je suis avec le Pape, et, comme bon catholique, j'entends demeurer avec le Pape jusqu'à la mort ; mais cela ne m'empêche nullement d'être un bon citoyen parce que, comme la politique n'est pas mon affaire, je ne m'y mêle en aucune manière et ne fais rien contre le gouvernement. Il y a vingt ans que je vis à Turin, j'ai écrit, j'ai parlé, j'ai agi sous les yeux du public ; je défie qui que ce soit de citer une seule ligne, une seule parole, un seul fait qui puisse me mériter la censure des autorités gouvernementales. S'il en est autrement, qu'on en donne la preuve, et si je suis coupable, que l'on me punisse, j'y consens. Mais, si je suis innocent, que l'on me laisse en paix travailler à mon œuvre.

— Vous avez beau dire, Mr. l'Abbé, dit le ministre Farini, mais vous ne me donnerez jamais à entendre que vous partagez nos idées, les idées du gouvernement.

— Eh quoi ? Mr le Ministre, en un temps de si grande liberté d'opinions, voudrait-on causer des ennuis à un citoyen parce que, comme homme privé, dans le secret de sa conscience, il pense ce qu'il lui plaît ? Voudrait-on porter la tyrannie jusqu'à imposer des idées, enchaîner à des idées ? D'ailleurs, un homme ne peut-il pas penser dans son for intérieur que quelqu'un agit mal, et cependant n'en rien laisser paraître au dehors, ne faire ni dire aucune chose contre lui, soit parce que cela ne le regarde pas, soit parce que toute opposition de sa part serait inutile, peut-être même dangereuse ?

Eh bien ! quelle que soit mon opinion privée sur la conduite du gouvernement, pour certaines affaires du moment, je le répète, ni au dehors, ni à l'intérieur de mon domicile, je n'ai jamais dit ni fait aucune chose de nature à fournir le moindre motif de me traiter comme un ennemi de la patrie. La droiture de cette conduite doit suffire aux autorités, elles ne peuvent rien exiger de plus.

Et cependant, Excellence, je fais encore plus pour le gouvernement, puisque je recueille dans ma maison des centaines d'enfants pauvres et abandonnés. Je les mets à même de suivre une carrière honorée ; je donne ainsi au gouvernement une coopération directe pour procurer le bien-être d'un grand nombre de familles, et de la société tout entière, en diminuant les vagabonds et les fainéants pour accroître le nombre des citoyens laborieux, instruits et honnêtes. Voilà quelle est ma politique, je n'en connais point d'autre.

Les deux ministres ne purent s'empêcher de trouver la réponse de Dom Bosco très-bonne, et d'autant meilleure qu'elle était confirmée par les faits. Mais, Cavour se piquait de religion et de connaissance de l'Évangile ; en bon sophiste qu'il était, il proposa à Dom Bosco cet autre syllogisme.

— Voyons, Dom Bosco, sans nul doute, vous croyez à l'Évangile, or l'Évangile nous dit que celui qui est avec Jésus-Christ, ne peut être avec le monde. Si donc vous êtes avec le Pape, et, par conséquent, avec J.-C., vous ne pouvez pas être avec le gouvernement. *Sit sermo vester est, est, non, non.* Soyons francs : ou avec Dieu ou avec le diable.

— D'après ce raisonnement, répondit D. Bosco, il semblerait, Mr. le Comte, que vous voudriez faire croire que le gouvernement est non seulement contre le Pape, mais contre l'Évangile, contre Jésus-Christ lui-même. Pour moi j'ai peine à me persuader que le comte Cavour et le commandeur Farini soient arrivés à un tel excès d'impiété, qu'ils aient renoncé même à cette religion, dans laquelle ils sont nés et ont été élevés, et envers laquelle, dans leurs paroles comme dans leurs écrits, ils se sont souvent montrés pleins de respect et d'admiration. Mais, quoiqu'il en soit, l'Évangile même, que votre Excellence vient de citer, répond précisément à la difficulté : *Rendez à César, ce qui est à César*, a dit notre Seigneur

Jésus-Christ, et à Dieu, ce qui est à Dieu. Par conséquent, selon l'Évangile, le sujet d'un état, quel qu'il soit, peut-être bon catholique, demeurer uni à Jésus-Christ, partager les sentiments du Pape, faire du bien à ses semblables, et, dans le même temps, être avec César, c'est à dire observer les lois du gouvernement, sauf le cas où des persécuteurs de la religion, des tyrans de la conscience et de la liberté, voudraient obliger à des actes contraires à la loi de Dieu.

— Mais, la maxime évangélique : *est, est ; non, non*, n'oblige-t-elle pas un catholique à déclarer sincèrement, sous quel drapeau il entend se ranger, pour Jésus-Christ ou contre lui ?

— Comme prêtre, je suis en état d'expliquer à vos Excellences la sentence de l'Évangile que vous me citez. Ces paroles n'ont rien à faire avec la politique ; elles signifient que, s'il est permis d'employer le serment pour la confirmation solennelle de la vérité, on ne doit cependant en faire usage que lorsque la nécessité le réclame. Elles signifient que pour un homme d'honneur, la simple assertion qu'une chose est ou n'est pas suffit pour être cru, sans nul besoin de recourir au serment, et que les personnes honnêtes et civiles doivent croire à une semblable affirmation, sans prétendre exiger un serment. En agir autrement, c'est un indice ou bien de défiance chez les uns, ou bien de mauvaise foi chez les autres, et enfin, chez tous de peu de respect pour le saint nom de Dieu qui ne doit jamais être invoqué en vain.

Et maintenant, pour rester dans notre cas, malgré mes assertions, Mr. le Comte, croyez-vous que Dom Bosco soit un conspirateur, un ennemi de la patrie, un effronté menteur ?

— Non, jamais, jamais, je vous ai toujours tenu pour un homme d'honneur (un galantuomo) ; j'entends donc que dès maintenant, tout soit bien fini et que l'on vous laisse la paix.

— Oui, répéta le ministre Farini, que D. Bosco retourne chez lui, qu'il s'occupe tranquillement de ses enfants, en agissant ainsi, il n'aura plus d'ennuis, mais la reconnaissance et la protection du gouvernement du roi. Mais, prudence, cher Abbé, prudence, parce que nous sommes dans des temps difficiles, et un moucheron peut aisément paraître un chameau.

— Puis-je donc être assuré de n'avoir plus d'ennuis de la part du gouvernement ? demanda Dom Bosco. Puis-je croire que le gouvernement soit détrompé sur mon compte, et bien persuadé que dans mon institution, il ne se trouve et ne s'est jamais trouvé rien qui puisse intéresser les vues fiscales ?

— Nous vous assurons, répondit Farini, que personne ne vous molesterait plus, et tous, nous sommes convaincus de votre honnêteté personnelle comme de la nature bienfaisante de votre institution. Mais, je vous avertis d'avoir à vous garder de certaines personnes qui se donnent comme vos amis et, cependant, vous trahissent en secret.

Les deux ministres se levèrent alors et, serrèrent tous les deux la main de Dom Bosco.

— Nous sommes entendus, conclut Cavour, nous serons encore amis à l'avenir, et vous, priez pour nous.

— Oui, je prierai Dieu qu'il vous aide à la vie et à la mort, répondit Dom Bosco. Et, l'entretien ainsi terminé, il retourna au Valdoeco, le cœur plein de reconnaissance pour le Seigneur qui l'avait assisté dans cette épreuve dont les conséquences auraient pu devenir si funestes non seulement pour lui-même, mais encore pour nous tous, pauvres adolescents recueillis à l'ombre de sa charité.

LETTRE DU BRÉSIL.

Nietheroy, le 29 juillet 1884.

Vive Jésus et Marie !

Très-révérend et très-aimé D. Rua,

Depuis le 12 du mois de mars votre lettre est restée ouverte sur la table de mon bureau ; tous les jours je me promettais de vous répondre et tous les jours je finissais par renvoyer encore à plus tard.

Que de choses se sont passées depuis la date de ma dernière lettre ! Le démon a voulu nous mettre à l'épreuve et, s'il n'a pu réussir à nous terrasser, il nous a donné cependant une rude bastonnade.

Remercions la Très-Sainte Vierge Auxiliatrice, notre bonne Mère, qui nous a si visiblement protégés, et prouvons lui toujours notre reconnaissance.

Dans ma dernière lettre je vous racontais notre arrivée au Brésil et nos premières entreprises, l'ouverture de l'Oratoire festif ou patronage du dimanche et la nouvelle construction.

Nous espérions alors que tout procéderait avec prospérité ; nous avions calculé sans l'opposition et les forces terribles des ennemis du bien.

Nous avons les protestants pour voisins. Notre Oratoire festif ne put se soutenir à raison des manœuvres de quelques mal intentionnés qui firent tant et si bien que, d'un dimanche à l'autre, tous nos jeunes-gens disparurent au point qu'un d'entre eux, seul, continua à venir.

Que faire ? Nous eûmes recours à divers moyens pour tenter de réussir en cette entreprise. Mais, en présence de l'inutilité de nos efforts, nous laissâmes à Dieu le soin de récompenser notre bonne intention, si tristement déçue, et de fixer lui-même pour nous l'heure de la consolation.

En revanche nous nous mîmes à travailler avec plus d'ardeur à la construction destinée à nous permettre d'ouvrir un internat. Les travaux furent poussés avec activité ; et déjà, dans les premiers jours de janvier, une partie de l'édifice se trouvait toute préparée ; elle pouvait contenir de 40 à 50 enfants.

Nous ouvrîmes le collège avec un premier noyau de 10 élèves. Tous s'annonçaient heureusement. Nous célébrâmes avec la plus grande solennité la fête de St. François de Sales, notre glorieux protecteur.

Monseigneur l'Evêque, monsieur le vicaire général et un grand nombre de nos autres bienfai-

teurs nous honorèrent de leur présence. Tout se fit avec le plus grand ordre ; messe de communion, grand' messe en musique avec panégyrique du Saint, banquet modeste mais joyeux. Enfin vêpres solennelles et salut.

Ce fut une fête qui excita l'attention de la population. Les bons louaient Dieu et le remerciaient de notre arrivée ; les méchants, au contraire, blasphémaient et maudissaient le jour de notre venue ; notre perte était déjà jurée.

Les ennemis commencèrent d'abord à parler mal de nous, puis ils se mirent à critiquer notre méthode, enfin ils répandirent le bruit que les enfants n'étaient pas bien traités. Sur nos dix jeunes-gens, cinq se retirèrent en un seul jour, deux autres le jour d'après.

Moqueries, satires, calomnies, opprobres de tout genre ne cessaient d'être lancés sur nous et sur notre collège. Si l'un de nous avait à sortir, c'était aller au devant d'un véritable martyre. Ce furent de longs jours de persécution ouverte. Nous reçûmes visites sur visites de la part des autorités civiles et académiques ; émues par la rumeur publique ces fonctionnaires voulaient contrôler eux-mêmes et s'assurer de la vérité. Il me semblait être revenu aux premiers temps de l'Oratoire. C'étaient de continuelles surprises, surprises pendant le repas, surprises pendant la classe ou pendant l'étude.

Presque vers le même temps, un décret fut rendu pour la laïcisation des biens des congrégations religieuses ; ce décret semblait englober dans ses dispositions tous les religieux quels qu'ils fussent.

Le peu de bienfaiteurs qui nous soutenaient encore, crurent que la prudence leur commandait de se retirer afin de ne pas faire une œuvre vaine.

Ce fut pour nous le moment le plus terrible, l'heure la plus périlleuse pour notre maison.

Nous craignions à chaque instant de voir arriver l'ordre de quitter le Brésil. Je m'efforçais de ranimer de mon mieux mes confrères et de relever leurs espérances.

Voyant que nous n'avions plus rien à attendre des hommes, je recourus à Celui qui peut tout lorsqu'il le veut. Nous commençâmes donc avec une grande ferveur une neuvaine solennelle de *chemin de la Croix*.

Dès ce moment, nous pouvons le dire, les choses changèrent d'aspect. L'autorité civile reconnut la droiture de nos intentions, et divers enfants entrèrent aussitôt dans notre collège.

Plusieurs étourdis, il est vrai, se moquèrent encore de nous et nous insultèrent pendant les derniers jours du carnaval ; mais, c'étaient là les derniers efforts de l'ennemi, il cessa dès lors de nous harceler et nous pûmes acquérir de nouveau un peu de paix.

Nous continuâmes pendant tout le carême l'exercice de *chemin de la Croix*, avec la ferveur des premiers jours. La marche de notre maison devint régulière ; nos bienfaiteurs se ranimèrent et commencèrent à nous consoler.

Sur ces entrefaites, Dom Lasagna vint aussi de Montevideo pour nous enflammer d'un courage en-

core plus grand. Tout contribuait à nous faire ressusciter à une vie nouvelle.

A l'approche de la fête de notre bonne Mère Marie Auxiliatrice, nous cherchâmes à secouer de nouveau quelque peu l'apathie d'un grand nombre. Nous envoyâmes de toutes parts de très-nombreuses invitations. Monseigneur l'Évêque voulut bien venir rehausser notre fête par sa présence afin de lui donner tout son éclat. Nous fîmes la conférence des Coopérateurs ; somme toute, la fête fut des plus solennelles et couronnée du meilleur succès.

Présentement 30 élèves sont dans notre collège d'arts et métiers ; nous avons commencé par des menuisiers, tailleurs et cordonniers.

On nous a fait cadeau d'une belle imprimerie et nous n'attendons plus que quelques moyens pour la mettre en action.

Nous avons commencé une autre construction ; dès son achèvement, il nous sera possible de donner asile à 80 jeunes-gens environ.

N'est-il pas vrai, cher Supérieur, que notre prospérité actuelle est un miracle des plus beaux, une grâce signalée que nous a faite notre bonne Mère la Tr.-S. Vierge Marie?

Je vous ai dit, en résumé, ce que nous avons fait dans la première moitié de cette année. J'espère pouvoir faire beaucoup plus dans cette seconde partie.

J'attends tout de la grâce de Dieu et rien de mes propres forces, parce que je me connais bien et je sais que de moi-même je ne suis bon à rien.

C'est pourquoi je fais faire des prières spéciales par mes jeunes-gens, et je me recommande aussi à vous afin que vous ayez la bonté de faire prier et de prier vous-même pour nous.

De toutes les maisons Salésiennes, aucune, j'en suis persuadé, n'a tant besoin de secours spirituels et temporels que notre pauvre maison de Nietheroy.

Nous sommes en un pays éloigné des autres maisons de nos confrères, nous sommes entourés d'ennemis de notre sainte religion ; la protection divine nous est nécessaire pour pouvoir résister et obtenir la victoire. Nous avons aussi besoin d'un plus nombreux personnel.

Nous sommes peu, trop peu pour tout le travail que nous avons sur les bras. Trois de plus au moins seraient nécessaires pour alléger les surcharges et nous permettre de donner à chacune de nos occupations toute l'attention et les soins que son importance mérite.

Quand donc, notre cher Dom Cagliari viendrait-il avec les nouveaux missionnaires ? Ne pourrait-il m'apporter quelques secours de personnel ?

Oh ! je me recommande à vous, bien cher Dom Rua, écoutez mes supplications. Dom Lasagna lui-même m'a dit de m'adresser à vous pour avoir du secours, parce qu'il lui était impossible de m'en donner lui-même ; il reconnaît l'urgence de mes besoins, mais il ne peut m'aider. Je me confie donc en votre bonté.

Cette maison, malgré tous les combats qu'elle doit soutenir, est une maison d'un très-grand avenir ; elle satisfait à une nécessité des plus pres-

santes en ce pays, où les grands chemins regorgent d'enfants abandonnés. Quelle affreuse misère ! Oh ! S'il vous était possible d'en être témoin ! Le cœur se déchire à la vue de tant de jeunes-gens, courant à la perte éternelle alors qu'une éducation chrétienne pourrait leur faire produire les meilleurs fruits. Je n'insiste donc pas davantage et je compte sur un secours assuré d'ici à quelques mois et, je l'espère même, d'ici à quelques jours.

Pardonnez, bien aimé père, ma prolixité et ma mauvaise écriture.

J'ai fait cette lettre à la hâte, et il a fallu m'interrompre assez souvent. — Pardonnez-moi donc et bénissez-moi.

Saluez pour moi, notre bien-aimé père Dom Bosco et présentez-lui nos devoirs les plus filialement respectueux.

Nous avons eu, par le *Bulletin*, des nouvelles de sa santé, c'est avec une véritable anxiété que nous avons suivi les diverses phases de sa maladie.

Oh ! que Dieu nous le conserve encore longtemps ! bien longtemps !

Donnez-lui, de notre part, l'assurance que nous nous souvenons de lui devant Dieu et prions beaucoup pour lui et pour tous nos autres Supérieurs.

Recevez vous-même, bien cher Dom Rua, mes souhaits les plus sincères pour votre bonheur en ce monde et dans l'autre, et bénissez celui qui se dit avec toute l'estime et la reconnaissance possibles

*Votre très-obligé serviteur
et très-humble fils en Jésus-Christ
MICHEL BORGHINO.*

COOPÉRATEURS DÉFUNTS pendant l'année 1884.

- 55 Doste M. l'Abbé, Curé — *Neoules (Var)*.
- 56 Duboseq M. le Ch^{ne} — *Bayeux (Calvados)*.
- 57 Duplaz M. l'Abbé — *Bordeaux (Gironde)*.
- 58 Duquesnay Monseigneur Alfred, Archevêque — *Cambrai (Nord)*.
- 59 Fabre M. Augustin, D^r en médecine — *Marseille (B^s du Rhône)*.
- 60 Fatalot M. Firmin — *Nîmes (Gard)*.
- 61 Fauché-Prunelle M^{me} — *Grenoble (Isère)*.
- 62 Favre M. l'Abbé Jacques, Archipr. — *Brusson (Italie)*.
- 63 Ferrat M^{lle} Rosalie — *Marseille (B^s du Rhône)*.
- 64 De Fodoas M. — *Aurignac (H^{ie} Garonne)*.
- 65 De Fontenay M. François Eugène — *Autun (Saône et Loire)*.
- 66 Forestier M. l'Abbé, Curé — *Hérisson (Allier)*.
- 67 Franchistéguy M. l'Abbé, Vic. Gén. — *Bayonne (B^{sses} Pyrénées)*.

(suite)

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JOSEPH FERRARI.

Sampierdarena 1885 - Imprimerie de S. Vincent de Paul.